CANAL PSY

L'analyse de la Pratique : origines et enjeux

Bimestriel
3,05 e

S'éprouver démuni et fabriquer du groupe
Intrapsychique et intersubjectivité dans l'analyse de la pratique

Georges Gaillard

Petit retour historique sur l'analyse de la pratique

Pierre DOSDA

Au milieu du fleuve : entre le thérapeutique et le formatif.

Catherine Henriménassé

Rubriques
Infos...
Analyse d'œuvre...

N°64

Juin - Juillet 2004

INFOS...

Présentation du Diplôme d'Université

Analyse de la pratique (D.U.A.Pr)

Au cours de ces dernières années, les secteurs de la formation, du soin, de l'éducation et de la rééducation, ont vu s'accroître considérablement la demande d'analyse de la pratique. Les psychologues sollicités pour ces interventions se retrouvent souvent démunis, voire en situation de désarroi devant la plasticité des demandes, la complexité des enjeux institutionnels et groupaux et les difficultés à poser et à soutenir un cadre "suffisamment" contenant, "suffisamment" sécurisant à même de permettre l'exercice de l'analyse de la pratique. Ce D.U. vise à ouvrir une réflexion sur les implications de la pratique d'analyse de la pratique, à soutenir la constitution d'un cadre interne pour les participants, et à élaborer la position particulière de l'écoute d'un groupe (et ce, dans le contexte des institutions).

Public et condition d'admission

* Les psychologues titulaires d'un DESS intervenant en groupe d'analyse de la pratique
* Les professionnels (formateurs, sociologues …) ayant développé des compétences dans le domaine de l'analyse de la pratique

Les candidatures feront l'objet d'une sélection dans le cadre d'une commission d'admission.
Les candidats devront témoigner d'une pratique en analyse de pratique (ou d'un engagement de travail en analyse de pratique dans les 3 mois). Pour les candidats ne se trouvant pas engagés dans des suivis de groupe, il leur est demandé à ce que des prises de contact avec des établissements ou des groupes demandeurs, soient pris antérieurement au démarrage de la formation. Un dossier de candidature retracera le parcours professionnel, en veillant à expliciter la motivation à s'inscrire dans ce D.U. Seront pris en compte les acquis existants et l'aptitude du candidat à suivre la formation.

Intervenants
Universitaires et praticiens reconnus pour leur expérience dans le domaine de l'analyse de la pratique.
Sont pour l'heure pressentis (par ordre alphabétique) :

Marie AGUERA (Lyon)	Bernard DUEZ (Lyon 2)	René KAËS (Lyon 2)
Khedidja BENARAB (Lyon)	Alain FERRANT (Lyon 2)	Francis MAQUEDA (Lyon)
Michel BOULLAY (Lyon)	Paul FUSTIER (Lyon2)	Alain NOËL HENRI (Lyon 2)
Denis CHATELAIN (Genève)	Évelyne GRANGE-SÉGÉRAL (Lyon 2)	Jean Marc TALPIN (Lyon 2)
Emmanuel DIET (Rouen)	Catherine HENRI-MÉNASSÉ (Valence)	Éric VAN DER STEGEN (Lyon)
Pierre DOSDA (Lyon)	Benjamin JACOBI (université Aix-Marseille)	Jean Pierre VIDAL (Université Perpignan)

Le groupe sera limité à 36 personnes.

Durée et dates :

1ère année : 11 séances de 6 heures réparties sur 1 séance par mois soit	66 h
2ème année : 11 séances de 6 heures réparties sur 1 séance par mois soit	66 h
Sur les 2 ans : tutorat (selon une répartition régionale)	5 h
Soit au total 132 h d'enseignement et 5h de tutorat	137 h

Les mercredis de 14h à 20h, les12 Janvier 2005 - 9 février - 2 mars - 6avril - 4 mai - 1er et 29 juin - 7 septembre 5 octobre 9 novembre - 7 décembre 2005

Procédure d'inscription
1) Date limite de dépôt des dossiers de candidature : 15 octobre 2004
2) Réponse de la commission d'admission à partir du 10 novembre 2004
3) Date limite d'inscription au diplôme : 6 décembre 2004

Validation
Sur soutenance d'un dossier attestant de l'élaboration de la pratique, en fin de deuxième année.
Niveau du diplôme : troisième cycle

Coût de la formation

1ère année	Individuel : 1 130 €	Employeur : 1 600 €
2ème année	Individuel : 1 150 €	Employeur : 1 660 €

Georges GAILLARD, responsable pédagogique du D.U.A.Pr
Renseignements et inscriptions
Formation Continue de Psychologie
16, quai Claude Bernard - 69365 Lyon cedex 07
Tél : 04 72 73 06 18 (le matin de préférence) - Fax : 04 78 69 72 79
E.mail : fcpsycho@univ-lyon2.fr
Site Internet pour téléchargement du dossier : http://psycho.univ-lyon2.fr

S O M M A I R E

L'analyse de la Pratique : origines et enjeux

S'ÉPROUVER DÉMUNI ET FABRIQUER DU GROUPE INTRAPSYCHIQUE ET INTERSUBJECTIVITÉ DANS L'ANALYSE DE LA PRATIQUE

GEORGES GAILLARD P.4

PETIT RETOUR HISTORIQUE SUR L'ANALYSE DE LA PRATIQUE

PIERRE DOSDA P.7

AU MILIEU DU FLEUVE : ENTRE LE THÉRAPEUTIQUE ET LE FORMATIF.

CATHERINE HENRIMÉNASSÉ P.10

ANALYSE D'ŒUVRE... PAR MARC LHOPITAL P.13

S O M M A I R E

Édito

Voici une activité du psychologue qui, forte de son succès, voit s'élargir de plus en plus ses champs d'intervention : toute personne du champ social ou médical s'est ainsi trouvée concernée, un jour ou un autre, par cette pratique, soit en ayant fait partie de l'un de ces groupes, soit en ayant eu la possibilité d'en animer.

Mais que peut-on en dire exactement ? Et quels repères doit-on avoir en tête lorsque l'on débute dans cette pratique ?

Georges GAILARD, Catherine HENRI-MENASSE et Pierre DOSDA ont bien voulu prendre leur plume pour Canal Psy, et nous parler tour à tour, et selon leur expérience propre, de l'histoire de cette pratique, de ses cadres de référence, ainsi que des difficultés auxquelles sont confrontées le psychologue qui décide d'en assurer l'animation. En effet, et peut-être plus que toute autre, cette pratique au coeur de l'institutionnel fait appel aux qualités essentielles qui fondent l'identité du psychologue... Cette lecture assez dense vous fera ainsi (re)découvrir ces groupes de réflexion.

En rubrique « Analyse d'œuvre », nous relayons un article, déjà paru il y a quelques années dans une revue professionnelle, et que nous souhaitions partagez ici avec vous, où Marc LHOPITAL revisite, pour notre plus grand plaisir, le roman de Patrick SUSKIND Le Parfum.

Bonne lecture à vous...

Anne-Claire FROGER

DOSSIER

L'analyse de la Pratique : origines et enjeux

S'éprouver démuni et fabriquer du groupe
Intrapsychique et intersubjectivité dans l'analyse de la pratique

Georges Gaillard

Pratique très largement répandue dans la tribu des "psy" – elle se place au 2ème rang des activités des psychologues –, la conduite des groupes d'analyse de la pratique (A de P) est longtemps demeurée discrète et jusqu'à une date récente n'a fait l'objet que de peu de travaux de recherche, et de rares confrontations entre praticiens – chacun conduisant ces/ses groupes à partir du "bricolage" spécifique auquel il était parvenu.

Si ces pratiques se sont (majoritairement) développées auprès des équipes de travailleurs sociaux et des unités de psychiatrie, on assiste, dans le temps actuel, à une inflation de la demande sociale qui réclame tous azimuts, de la parole en groupe. Pour les professionnels, il y a lieu d'avoir l'assurance d'être entendu dans leurs affects, et que soit reconnue la pénibilité, voire l'ingratitude de leur tâche ; pour la direction l'assurance que d'autres qu'eux-mêmes, écoutent les professionnels dans leurs plaintes et leurs souffrances supposées, et que cela suffise à prévenir toute crise institutionnelle. Dans ce contexte, la parole est confondue avec un hygiénique travail de "vidange". Il s'agit là de se débarrasser d'un excès encombrant, de déposer auprès des psychistes, un trop d'affects, un trop de souffrance au travail. Ces groupes de paroles "nouvelle formule" apparaissent ainsi comme des réponses bouche-trous apposées sur les formes contemporaines du "malaise dans la culture".

Si la parole occupe en institution, une place éminemment fragile, où elle n'a de cesse d'être rabattue sous le primat de l'opératoire, et d'être retournée en discours, l'A de P peut être pensée comme participant à l'incessant travail de civilisation, à cet accès à la parole qui incombe à l'humain, et que tout groupe institutionnel se doit de réinventer. Ce travail passe par le développement de la capacité du groupe des professionnels et de l'institution à tolérer de la conflictualité – seule condition qui permet à un groupe de se pérenniser et de sortir d'un enfermement où l'incestuel le dispute aux mouvements de disqualification meurtriers.

Une telle conflictualité peut en effet s'actualiser dans la prise en charge des différents "usagers", pour autant qu'une référence groupale institutionnelle parvient à se constituer ; chaque professionnel est alors référé au delà de lui-même, à son appartenance à l'institution, et à sa contribution à la tâche primaire.

Rappelons que les institutions de soin et de travail social, se caractérisent d'être en permanence attaquées dans les liens qui les constituent, et dans leur capacité à générer et à maintenir de la pensée. Ces institutions sont aux prises avec les agirs de la pulsion de mort sous les modalités de la déliaison (et/ou de confusion mortifère). Les attaques des liens portent sur l'ensemble des processus de liaisons, et plus spécifiquement sur les liens entre les équipes, entre les différentes fonctions, sur les liens internes aux équipes, et sur les liens entre le présent de l'institution et son histoire. Au niveau des processus d'affiliation groupaux elles portent sur les identifications professionnelles groupales (les contrats narcissiques) et sur les points d'arrimages des sujets à leurs identifications professionnelles. Les déliaisons se manifestent en attaquant la pensée, et la capacité de penser des professionnels, de même qu'en sapant les assises de la position professionnelle, via les identifications imaginaires au travers desquelles chacun se soutient, par le biais d'attaques disqualifiantes de la position professionnelle.

Dans ce contexte la professionnalité, la capacité à faire lien avec une équipe et avec les "usagers, et la capacité à psychiser ces différents liens, se retrouve donc régulièrement mise à mal. La conflictualité en tant qu'elle est la condition de l'être en groupe, et qu'elle permet de conjuguer "bien commun" et "bien individuel" (N. Zaltzman 1998), est dès lors susceptible de dégénérer en conflit, où prévalent clôture idéologique et exclusion.

Les configurations groupales peuvent ainsi être caractérisées à partir de leur plus ou moins grande tolérance aux différences, et à la conflictualité. Les groupes n'ont en effet de cesse de promulguer autorisations et/ou interdits, validations et/ou disqualifications à l'endroit des positions individuelles de chacun des professionnels dans leurs relations aux "usagers". Les reproches mutuels potentiels sont alors de "ne pas être à la bonne place", "ne pas avoir fait ce qu'il aurait fallu faire" (pour "mériter le label de "professionnel"). Ces attaques rabattent toute dynamique inter (et trans) subjective sur des dynamiques intrasubjectives. Elles tendent ainsi à isoler le professionnel et à le déloger de cette place à partir de ce qui est épinglé comme ses "incompétences", ses "problèmes personnels". Elles visent à éclairer crûment la zone claire-obscure où chaque professionnel joue ses dynamiques personnelles, et potentialise pour lui-même, un travail d'élaboration de ses points de confusions, dans le même temps où il entretient une position de méconnaissance.

Fusion et clivage apparaissent alors comme les tentations majeures qui sont éprouvées dans les groupes professionnels. L'A de P en tant qu'espace qui participe de la production du sens (et donc du lien) se trouve directement concerné par ces processus de déliaison. Dans cet espace viennent résonner et "se traiter" les violences mortifères, auxquelles ces institutions se sont données pour tâche de répondre. Dès lors dans le travail auprès de ces équipes, l'intervenant est lui-même saisi dans ces mêmes mouvements, de tentation fusionnelle et/ou de clivage, et convié à participer à de telles mises en œuvre.

S'exposer dans une limite : l'émergence de l'instance groupale

Le travail de symbolisation, de mise en histoire et de mise en sens, opère au sein des espaces d'A de P lorsque les professionnels réussissent à expérimenter qu'en exposant les difficultés qu'ils rencontrent au gré d'une prise en charge — et donc en s'exposant dans ces difficultés —, ils ne se font ni "massacrer", ni disqualifier, mais qu'au contraire ils se trouvent reconnus en tant que professionnel, participant à un travail de "subjectivation" groupal (au bénéfice d'un autre – "l'usager").

C'est donc par ce biais du partage des difficultés inhérentes à la tâche primaire, et le risque qu'il suppose,

que se métaphorise un renoncement au meurtre, et que l'alliance entre les professionnels trouve à se constituer. C'est par ce même mouvement que l'instance groupale (intervenant inclus) tend à s'établir comme lieu de référence, ceci, dans la mesure même où chacun a pu témoigner de son renoncement à faire face seul aux symptômes actualisés dans une rencontre avec un "usager", et que de la pensée (groupale) se construit à cet endroit.

L'instauration d'un climat groupal de "suffisante bienveillance" est générée dans/par le mouvement de reconnaissance des difficultés des liens aux "usagers" dans lequel tout professionnel ne peut manquer de se (re)trouver. Le groupe peut alors reconnaître comme légitime, et valider ce témoignage comme la preuve de la professionnalité du professionnel : "Est "professionnel" celui qui est à même d'interroger les difficultés relationnelles" (et ce faisant, de progressivement prendre en compte une part des "zones d'ombres" dans le "jeu" relationnel). "Est "professionnel" celui qui renonce à exclure le groupe dans ses rencontres avec les "usagers". Un tel mouvement fait chuter l'oscillation "diabolique" entre "impuissance" et "toute puissance". Dans l'acte de parler à d'autres, avec d'autres de ces rencontres où chacun se trouve démuni, s'éprouve quelque chose d'une "humanité" partagée, et donc précisément un "au-delà" du professionnel. Ce mouvement fabrique de l'alliance sur un fond de similitude irréductible. C'est une telle construction qui autorise les différences indispensables à une conflictualité vivifiante.

Déliaison groupale et "appareil psychique intersubjectif"

Les liens groupaux ont aussi pour fonction de préserver dans le "négatif" une jouissance (narcissique, phallique et mortifère) en commun, et donc une jouissance pour chacun. Dans l'espace groupal de l'A de P, tout professionnel ne peut manquer de rejouer un processus analogue à celui dans lequel il se trouve (transférentiellement) englué dans la rencontre avec un "usager", en tentant de préserver l'éprouvé de sidération, et de jouissance (omniprésent dans ces rencontres). Rabattre unilatéralement l'expérience du côté d'un sujet (du côté de la seule causalité intrapsychique attribuée à un sujet) permet à chacun des membres d'une équipe, de préserver leur part de jouissance.

Lors des séances d'A de P, l'intervenant clinicien peut ainsi favoriser (voire précipiter) le clivage et la déliaison, à partir du renvoi aux professionnels, de façon par trop personnalisé, de leurs propres dynamiques intrasubjectives, détruisant l'"indéterminé" indispensable au questionnement des zones d'ombres du professionnel. La préservation d'un "indéterminé " laisse le sujet libre de s'y reconnaître, ou lui permet de demeurer dans un évitement de ses propres enjeux psychiques ; a contrario un "forçage" qui confronte par trop directement le professionnel à "son" problème participe d'un sacrifice fait à la déliaison (dans son versant mortifère).

À cet endroit, la place de l'intervenant est tout à fait déterminante dans la dynamique groupale : de quel travail psychique se fait-il le garant ? Comment entend-t-il et cadre-t-il les éléments proposés ? Au travers des aspects qu'il privilégie (intrapsychique ou l'intersubjectif) comment concourt-il à préserver le fragile équilibre qui permet de maintenir la centration sur les "usagers" ?

Un risque de rabattement

Pour illustrer brièvement cet équilibre précaire (dans la prise en compte de l'intrapsychique et de l'intersubjectif) et le risque constant de rabattement qui menace le lien soignant (et le lien d'équipe), nous allons considérer une situation où la déliaison s'est mise en scène de façon paradoxale, ceci par le biais de la revendication par un professionnel d'une composante personnelle. Or une telle "personnalisation" d'un élément apparu à l'occasion d'une prise en charge d'un patient, excentre le travail d'élaboration groupal, et met en péril le lien au groupe : ce socle de l'alliance qui fait de chacun des professionnels "un parmi d'autres ".

Il s'agit d'une séance d'A de P auprès d'une équipe de psychiatrie. Une des professionnelles qui a rejoint ce service depuis relativement peu de temps, présente une situation particulièrement mortifère, avec laquelle elle se trouve aux prises. Elle dit comment le récit d'une patiente, où le macabre le dispute à l'incestueux, lui a littéralement "glacé le sang !". Cette scène l'a mise en position de sidération tout en suscitant sa curiosité (ces mouvements gagneront du reste, une partie de l'équipe). Or, de se retrouver hantée par une telle scène et d'éprouver simultanément une telle curiosité, cette professionnelle s'attaquera elle-même, énonçant se vivre comme "nulle" : "Je me suis dit : ça ne va pas bien d'être curieuse de détails morbides ! Est-ce que tu es bien faite pour ce métier ?". Ces propos témoignent comment, dans de telles situations l'assise imaginaire des identifications professionnelles se met à osciller. Cette professionnelle tente alors de rabattre sur elle un aspect qui s'est mis en partage dans "l'entre deux" de la situation : "Je me suis mise à m'interroger sur mon propre rapport à la mort …". Au moment où un professionnel opère un tel rabattement de ce qui s'échange dans le lien, sur sa seule constitution psychique, l'intersubjectivité est en risque de passer à la trappe.

Dans la sidération, le risque est celui d'un "consentement" à ce que la scène médusante demeure insensée, et conserve intact son pouvoir de séduction et de jouissance de l'horreur. Se crée alors une (nouvelle) zone clivée et autonome, dans l'analogue avec ce qu'il en a été pour le patient. L'accent mis par le professionnel sur un aspect de sa propre psyché potentialise dès lors un nouvel impensé (du côté de "l'usager" et du groupe). Le professionnel produit là un mouvement paradoxal de déliaison d'avec le groupe — paradoxal, en ce qu'il s'effectue au travers d'une revendication d'être un "bon professionnel", tentant de répondre à la représentation imaginaire d'une telle place. Si l'on grossit le trait, on peut dire qu'ici la professionnelle s'efforce de se donner à voir au groupe dans une identification imaginaire au pacte groupal selon lequel, en psychiatrie, il y a lieu de s'interroger sur soi, pour fournir la preuve de sa professionnalité. On peut donc entendre ceci comme la mise en scène d'une pseudo recherche de la norme groupale qui feint de vérifier son inscription et son appartenance au groupe, en s'en démarquant radicalement dans le même temps, évitant de s'éprouver démuni dans le groupe, puisque "armée" de son auto-assignation, où il n'est plus de place pour d'autres interrogations.

Le travail de liaison

Pour l'intervenant deux écueils menacent en permanence le travail d'A de P : radicaliser la différenciation entre les professionnels composant un groupe, ou interdire cette différenciation, soit détruire "l'entre deux".

En plaçant ce travail d'A de P sous le primat du lien groupal, il s'agit de lier ce qui arrive à un professionnel (dans le cadre d'une rencontre soignante), à l'appareil psychique intersubjectif (R. KAËS), à veiller à transformer les éprouvés en un "objet du groupe", et ne pas permettre

qu'une personne s'en revendique comme l'unique propriétaire sous le prétexte que ce serait "son" problème, ou qu'elle aurait ce point à "mettre au travail". Consentir à une telle revendication permet au professionnel de protéger des zones de clivage d'avec le groupe dans une différence qui le spécifie, dans un écart irréductible, par lequel il préserve une niche pour la confusion. Ce mouvement précipite paradoxalement une perte de la centration sur les "usagers", et participe d'un mouvement de déliaison mortifère.

Dans les institutions qui nous occupent, sidération et traumatisme sont au centre. L'intervenant en A de P se confronte dès lors aux butées, aux impasses du processus de symbolisation et d'historisation, et le travail consiste à concourir à préserver (voire à la fabriquer) de la professionnalité. Dans l'établissement d'une "sécurité suffisante", "par "effets ricochets" (P. FUSTIER), dans le "mi-dire" (LACAN), chacun des professionnels doit avoir la possibilité de considérer ce qu'il en est des points de méconnaissance - jouissance qu'il maintient au travers de ses objets professionnels ; ceci, de manière à ne pas avoir à s'épuiser à en masquer la trace, à en en interdire l'accès au regard des autres, dans le clivage, ou (dans le renversement, et la complicité groupale) à en jouer l'exhibition. Il y a lieu de préserver la centration et l'investissement des "usagers".

Symboliser en groupe au bénéfice d'un autre

La professionnalité se construit "entre" : dans l'établissement d'une référence à l'institution et l'investissement des "usagers". Lorsque le lieu de l'institution et le lieu du groupe professionnel (l'équipe) parviennent à se constituer en tant qu'instances qui font référence, ils préservent chacun des professionnels de la confusion et/ou du clivage – soit de la tentation de se vivre dans une position d'exception, et/ou dans une indifférenciation groupale qui interdit toute conflictualité.

Le travail de l'A de P participe d'un mouvement d'humanisation au moment où il préserve les groupes professionnels de la menace de bascule dans une dynamique incestuelle et meurtrière (via la disqualification et l'exclusion des "usagers", et/ou des professionnels eux-mêmes). La mise en partage d'une parole à partir des failles et des impasses de la prise en charge, désamorce le potentiel de jouissance, inscrit une limite, témoigne d'un manque – manque à partir duquel chacun peut reconnaître son humanité, dans le même temps où il reconnaît celle de ses pairs. On assiste alors à une articulation des dynamiques intrapsychique et intersubjectives.

(Pour un temps) aucun professionnel n'est plus alors à même d'opérer un rapt de la place de la référence, ni de se mettre dans celle du maître (du savoir) ; le groupe interdisant de tels accès – dans la mesure où l'intervenant s'astreint, lui aussi à une telle ascèse.

L'existence au sein des institutions d'un espace qui s'efforce de restaurer à la parole son statut au plus près de l'inconscient, permet que se dévoile (pour un bout), ce qui, ne cesse de s'actualiser dans les liens et qui cherche à se faire entendre dans la répétition. Lorsque s'expérimente le plaisir de penser ensemble, une double liaison s'opère alors dans la pensée et dans le groupe. Les "usagers" ont dès lors quelque chance de se retrouver au centre des préoccupations, dans une institution ayant préservé (ou restauré) une capacité "soignante".

Georges GAILLARD
Maître de Conférences en Psychologie Clinique
Université Lyon II

PETIT RETOUR HISTORIQUE SUR L'ANALYSE DE LA PRATIQUE

Pierre DOSDA

Ni historien ni même ancêtre historique, je souhaite ici aborder quelques questions qui me paraissent fondamentales pour l'analyse de la pratique en m'appuyant sur des débats passés dont il m'arrive de constater aujourd'hui l'actualité. Il s'agit donc d'une réflexion personnelle de praticien, ayant participé à des travaux collectifs de réflexion sur ces questions, travaux auxquels j'accorderai une place sans rapport avec leur place « historique ».

1. L'absence d'Appellation d'Origine Contrôlée.

Le constat est facile à faire, il y a une multitude de dispositifs de réflexion faisant appel à de multiples théories. Il est facile aussi de constater que les efforts pour mettre de l'ordre posent eux-mêmes de nombreux problèmes. Deux publications collectives successives sur le sujet, coordonnées par Claudine BLANCHARD–LAVILLE et Dominique FABLET (1996)[2] (2000)[3] témoignent de cette diversité et comportent des articles visant à « mettre de l'ordre », chaque fois avec des résultats différents.

Des distinctions s'établissent en fonction :

- des référents théoriques, généralement sociologie et psychanalyse, mais il peut aussi y avoir des référents moins théorisés lorsque c'est l'expérience du professionnel « chevronné » qui vient éclairer les difficultés de personnes en formation ou de jeunes professionnels.
- de la pratique analysée, cure psychanalytique (contrôle psychanalytique) travail social (groupe BALINT, supervision dans le travail social) consultation médicale (groupes BALINT)
- du dispositif, individuel ou groupal, le contrôle psychanalytique est individuel alors que le groupe BALINT est clairement désigné comme groupal, la supervision du travail social étant généralement dans un dispositif de groupe mais on en trouve des formes individuelles.

Mais peut-être qu'en réalité la question de la source est plutôt la question de la nomination ou de la formalisation. Des pratiques spontanées, multiples, de réflexion sur la pratique professionnelle ont été confrontées à des modèles théorisés et des orthodoxies se sont mises en place. Dans une étude à laquelle j'ai participé[4] menée conjointement par un laboratoire universitaire (C.R.I Lyon 2) et les formateurs d'une école d'éducateurs en formation en cours d'emploi (Loire Promotion) j'avais été étonné que ce que les uns considéraient comme des groupes de type Balint n'était pas du tout identifié comme tel par nombre de ceux qui les pratiquaient. Le surnom ironique de « confessionnal » donné par des éducateurs peut tout simplement renvoyer à un modèle très général, d'évaluation, est-ce que mon comportement a été conforme à tel modèle, me suis-je bien comporté, ai-je fauté ? Les référents théoriques viennent plutôt canaliser, sans être source ou origine.

2. L'approche psychanalytique et l'appui sur BALINT.

La diffusion des idées psychanalytiques, a fait apparaître les limites d'autres démarches. Que ce soit ce qui peut être étiqueté «réunion de synthèse » à travers l'apport des différents spécialistes, ou « étude de cas » il s'agit d'obtenir une meilleure connaissance d'un « autre ». Dans ces deux dispositifs on peut dire que, pour le moins, l'implication dans la relation est hors champ, et que le cas est traité comme un objet externe. Sans reprendre tous les débats qu'il peut y avoir sur ces sujets on peut tout simplement considérer cela dans un registre courant qui est celui de l'expertise. Chacun peut intervenir avec son savoir spécifique ou partagé pour contribuer à la connaissance la plus complète et rigoureuse possible. Cette démarche a bien sûr sa légitimité et ses limites. Limites donc essentiellement dans la non prise en compte, ce n'est pas son objet, de l'implication personnelle des professionnels y compris dans son effet sur la description d'un cas. La volonté d'appréhender différemment se marque aussi parfois au niveau du langage par l'abandon du terme « cas » au profit de « situation », ce qui permet d'intégrer dans le réflexion le professionnel mais aussi un ensemble d'acteurs y compris institutionnels.

Les personnes qui souhaitaient intégrer les apports de la psychanalyse dans l'étude de situations ont pu trouver, dans la référence aux « groupes BALINT », un point d'appui, une référence. J'ai évoqué plus haut la possibilité de faire du Balint sans le savoir mais la formule mérite d'être interrogée et peut-être est-il préférable de dire que l'influence des idées psychologiques et plus spécifiquement psychanalytiques, le développement du travail de groupe, l'évolution du secteur social ont entraîné de nombreuses tentatives de se former, formation initiale ou continue, à l'analyse du vécu de la relation entre professionnel et « client ». Parmi toutes ces tentatives celle de Michaël BALINT a été particulièrement féconde car à l'origine de la théorisation d'un dispositif : le groupe BALINT. BALINT a commencé auprès de travailleurs sociaux son travail d'analyse de la pratique à orientation psychanalytique mais c'est auprès des médecins qu'il a développé sa théorie et son mouvement. Le succès de son livre « le médecin son malade, et la maladie »[1] marqué par les rééditions successives et la fréquence des citations et références, est tel que « BALINT » est pratiquement devenu un nom commun.

Je reprend les caractéristiques résumée par Gérard SORIA [11]: « Le groupe BALINT se définit comme un petit groupe de recherche et de formation. Le leader, nom donné par M. BALINT à l'animateur du groupe, est toujours un psychanalyste. Le travail se centre sur l'étude des cas concrets, rapportés par les participants. Le groupe n'a pas de visée thérapeutique directe et n'aborde donc pas la vie personnelle de ses membres. La dynamique de groupe n'est utilisée que lorsque la cohésion du groupe est menacée »SORIA (1989 p. 126).

A ce stade je voudrais juste insister sur le lien avec la psychanalyse mais l'éloignement de la cure psychanalytique. Il s'agit bien d'apporter l'éclairage des concepts psychanalytiques, y compris dans ce que l'on appelle, mais cela mériterait discussion, les éléments transférentiels et contre-transférentiels. L'insistance parfois sur la filiation évidente à la psychanalyse a pu faire oublier l'originalité de la démarche consistant à proposer non pas une analyse de l'inconscient individuel

« privé »' mais une analyse de la relation en situation professionnelle. En introduisant la distinction entre transfert public et transfert privé BALINT délimite un nouveau champ de l'analyse qui n'est plus celui de la thérapie, de l'intime de soi, la sphère privée mais qui prend pour objet par le transfert public ce qui est mis en jeu dans la sphère publique , dans une pratique sociale, professionnelle.

Pour ne pas l'évacuer, mais j'y reviendrai plus loin, il s'agit d'analyser la relation médecin malade, avec l'idée qu'il y a une spécificité dans cette relation thérapeutique, spécificité pour une part exprimée par le concept de « remède-médecin », la recherche de la façon dont le médecin, avec ou sans médicaments participe au soin par la relation.

3. BALINT du pauvre ou pauvre BALINT ?

C'était un constat de départ, il n'y a pas d'appellation d'origine contrôlée et une multiplicité de formes de travail de groupe, de travail d'analyse dans laquelle il est bien difficile de s'y retrouver. Mon titre un peu provocateur, ne correspond pas à la lecture que je fais de la situation mais à un position disons doctrinale qui évaluerait ces pratiques en référence aux authentiques groupes BALINT. J'aurais dû peut-être intituler ce paragraphe, «de l'étude de cas à l'analyse de la pratique en passant par BALINT. »

Selon le point de vue que l'on prend on peut effectivement considérer certaines formes de groupes comme des déviations ou comme des formes « légitimes » ayant emprunté telle référence ici ou là. Ce débat est présent dans cette publication en particulier dans l'article déjà cité de Gérard SORIA dont un paragraphe s'intitule : « *Eléments pour l'application de ces modèles à la formation des travailleurs sociaux*. »[11]

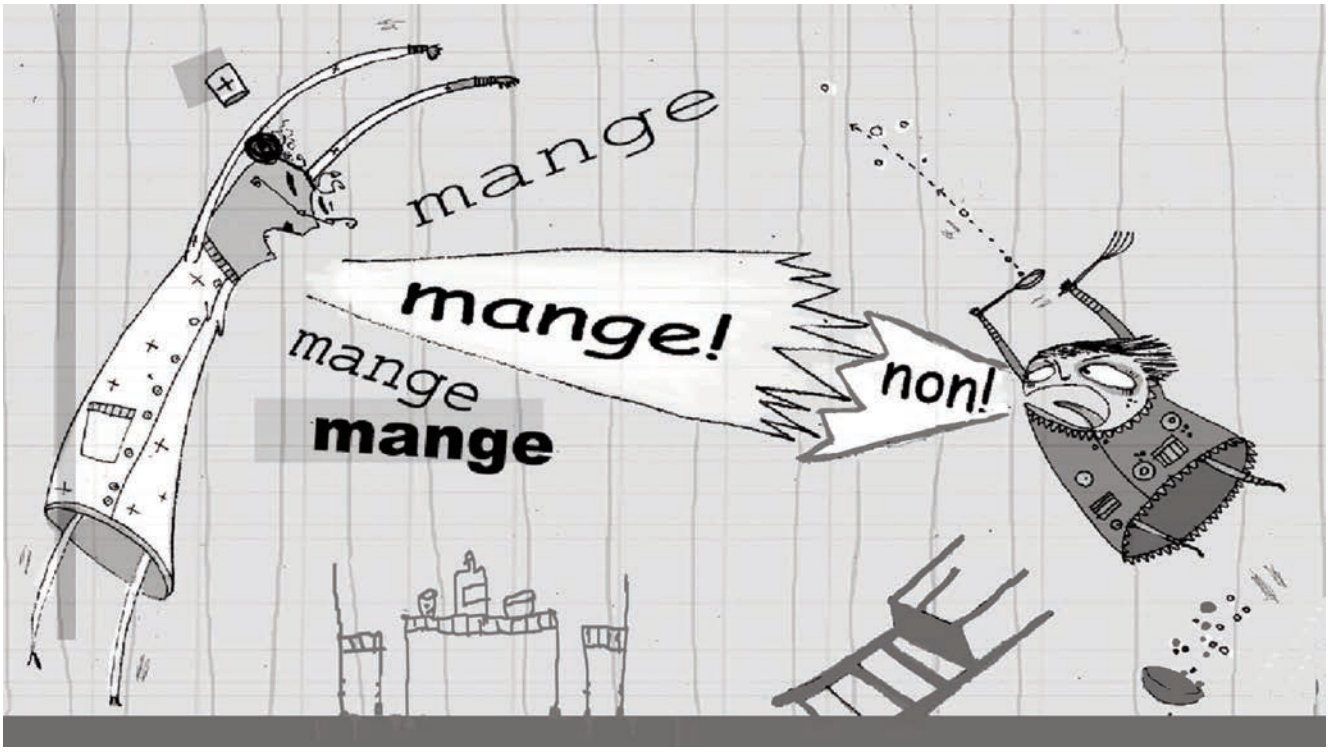
Cette réflexion venait parfois explicitement répondre à une position orthodoxe exprimée par René GELLY : [10] évoquant les contradictions qu'il y a chez Balint à se référer à la méthode hongroise de formation des analystes tout en refusant que les groupes soient thérapeutiques , il écrit : « La seule solution pour sortir de ce dilemme, c'est de considérer, comme l'a fait M. BALINT, que la relation médecin-malade a une originalité telle qu'on peut la prendre comme objet d'étude, sans pour autant mettre en question tout l'ensemble de la personnalité du médecin. C'est la nature de la relation médecin-malade qui permet d'introduire une limitation dans le travail d'élucidation qui s'y rapporte. Cela tient au fait que la relation médecin-malade est différente aussi bien de toute autre relation professionnelle, même paramédicale, que de tout autre relation interpersonnelle, même si on découvre des modèles communs mobilisant des affects analogues. » p. 47

Les groupes BALINT c'est pour les médecins, la position est claire et nette. Ayant discuté la position de Gelly, j'ai repris [5] ce critère de la limitation dans le travail d'élucidation, pour en dire à la fois la nécessité et la difficulté. C'est une difficulté rencontrée d'ailleurs dans la formation des éducateurs à cette époque où il était beaucoup question de l'implication, de l'engagement personnel et de transformation de soi, le titre lui même de notre travail collectif en est un bon indicateur « se former ou se soigner ? ».

En appui sur et en appui contre GELLY, il me paraît important de retenir la différenciation à faire avec des groupes thérapeutiques, l'objectif n'est pas de se soigner soi-même mais de se changer dans la visée d'aider au changement de l'autre « le client », à guérir pour le médecin, à éduquer, à aider, à prendre soin… pour d'autres professions. D'où l'importance de la limitation de l'analyse au « transfert public » et l'importance de comprendre ce qui se joue dans la pratique de telle ou telle profession.

4.L'analyse clinique, en groupe, des pratiques professionnelles

J'aurais envie d'écrire « enfin MISSENARD vint» en réalité il était déjà venu puisque l'article auquel je me réfère date de 1976. Il me semble que, par formation et par culture d'une manière plus générale, les psychologues animant des groupes d'analyse de la pratique nous étions disposés, formés, à intégrer l'analyse clinique des relations, l'approche psychanalytique des groupes (ANZIEU, KAËS, etc.) mais



que nous disposions de peu ou pas de bagages concernant une approche des pratiques professionnelles. Analyser des pratiques professionnelles c'était plus analyser des pratiques relationnelles que réellement des pratiques professionnelles. C'est pourquoi ,au moins à titre personnel, j'ai été très intéressé et j'ai beaucoup utilisé un petit article (3 petites pages) d'André MISSENARD, paru en 1976 dans la revue Connexions [9] qui cherche à définir les systèmes psychiques impliqués dans le professionnel :

"(...) On peut distinguer une formation qui vise principalement à modifier ce que j'appelle la "personnalité professionnelle" (...) Il s'agit d'un ensemble de systèmes psychiques articulés entre eux, reliés à l'ensemble de la personnalité tout en ayant leur autonomie de fonctionnement. Ces systèmes comportent :

- l'ensemble des motivations, désirs conscients et inconscients, des fantasmes qui sont sous-jacents à l'exercice et au choix du métier,
- les interdits liés à ces désirs et souvent articulés aux règles d'exercice de la profession,
- les idéaux professionnels et les images qui leur sont liées (les maîtres, les formateurs, les initiateurs, les "patrons"),
- l'objet désiré, c'est à dire, l'objet du travail, l'objet créé, l'objet construit, l'objet soigné (le malade et le corps malade, par exemple pour un médecin).

La personnalité professionnelle est acquise au cours d'un processus de changement qui comporte, à côté de l'acquisition du savoir, des phénomènes d'identification au formateur, à l'éducateur, au maître, au modèle :

- l'intégration des techniques du métier, des règles de l'art et des règlements professionnels et enfin
- la reconnaissance de ces modifications diverses

par l'obtention d'un titre, d'un diplôme délivré après une ou des épreuves"

MISSENARD utilise ici en 1976, l'expression "personnalité professionnelle" [9]. Par la suite, il utilisera l'expression "part professionnelle de la personnalité "[10], p 262, qui me paraît moins propice à induire l'idée d'une dualité voire d'un clivage. Il faut aussi distinguer l'aspect collectif de l'aspect individuel. Lorsque l'on parle d'identité professionnelle il y a risque de confusion entre l'identité d'une profession et l'identité du professionnel.

Il me paraît plus clair de conserver identité professionnelle pour l'identité d'une profession, l'accent est mis sur les caractères communs des membres d'une profession. Je ne peux ici reprendre la discussion du contenu que donne MISSENARD à la part professionnelle de la personnalité, je voudrais juste insister sur l'intérêt qu'il y a à travailler sur les représentations que le professionnel a de lui même en tant que professionnel et celles qu'il a du « client ». Cela concerne me semble-t-il la constitution de la part professionnelle de la personnalité motivations, idéaux, modèles, interdits et la constitution de l'objet professionnel, qu'est ce que de l'autre, du « client », je prends en compte/en charge ? Cela peut contribuer à un débat ouvert par BALINT autour de l'expression de la bonne distance, débat très présent dans le cadre des formations, il est souvent reproché aux jeunes professionnels de « manquer de recul », de n'être pas à la bonne distance. On a pu à l'inverse se moquer des « éducateurs Tefal » ceux qui n'attachent pas. Peut-être est-il plus juste de parler alors de « bonne place » ou « juste place », c'est à dire tout simplement penser/agir en professionnel et non en copain, frère, parent… Et du même coup considérer l'autre dans ce qu'il est pour moi dans ce cadre professionnel.

Dans la voie ouverte par MISSENARD, de la part professionnelle de la personnalité il y a certainement beaucoup de développements à attendre d'une approche qui affinerait les spécificités de différentes pratiques et de l'analyse de ces pratiques. Si on limite à une analyse clinique de la relation, il ne me semble pas que ce soit très développé. Dans les deux ouvrages cités au début de ce texte coordonnés par Claudine BLANCHARD–LAVILLE et Dominique FABLET (1996) [2] (2000)[3] sur une trentaine d'articles j'en identifie 5 ou 6 dans cette perspective.

Je m'autorise du peu de publications spécifiques et de mon narcissisme, pour signaler ne pouvant développer, que j'ai cherché à poser quelques jalons de la spécificité de l'analyse de la pratique concernant les situations d'assistance éducative en milieu ouvert[6] et d'enseignement.[7]

Ouverture

Bien sûr c'est la conclusion de cet article, mais puisqu'il s'agit aussi d'histoire, elle continue, et nous la prenons tous en route pour un petit bout de chemin. Sur mon chemin j'ai rencontré… des personnes qui prennent toutes sortes de moyens pour réfléchir à leur pratique. Ce qui me paraît important c'est l'effort de définir ce que l'on fait, dire ce que l'on fait et faire ce que l'on dit. Et si l'on peut, dans cette diversité n'exclure personne, mais ne pas faire n'importe quoi, c'est à dire avoir une certaine exigence de cohérence. Cohérence de la pensée, cohérence entre les intentions et le dispositif .et après BALINT y retrouvera les siens…si besoin.

Pierre Dosda
Psychologue
Animateur de Groupes d'Analyse de la Pratique
Enseignant à l'école d'architecture de Lyon

Travaux cités :

[1] Balint M.,.1957 Le médecin, son malade et sa maladie, 1960 (trad. Fr.)Payot
[2] Blanchard-Laville C., Fablet D. (ouvrage coordonné par), 1996.L'Analyse des pratiques professionnelles , Editions L'Harmattan, 264p.
[3] Blanchard-Laville C., Fablet D. (ouvrage coordonné par) , 1998 et 2000 (édition revue et corrigée) Analyser les pratiques professionnelles ,. Editions L'Harmattan., 384p.
[4] Dosda P.,Fustier P., Loisy R., Ravon E., Soria G.,1989. Se former ou se soigner ? L'analyse de la pratique dans la formation et le travail social. Lyon, Les publications du C.R.I, 184p.
[5] Dosda P., Méthode Balint et formation, le journal des psychologues, fev.1990 74 31-33 p.
[6] Dosda P., 1990. L'analyse clinique de la pratique d'assistance éducative en milieu ouvert, Lien social,90, 5-10
[7] Dosda P. 1990 L'analyse clinique de la pratique d'enseignement, Atelier Lyonnais de Pédagogie, 41,21-27
[8] Fustier Paul, 1972. L'identité de l'éducateur spécialisé, Editions Universitaires
[9] Missenard A. Formation de la personnalité professionnelle, Connexions, 17,1976.116-118
[10] Missenard A. et alii, 1982. L'expérience Balint : histoire et actualité, Dunod, coll. Inconscient et culture
[11] Soria Gérard., le modèle Balint : une référence pour l'élaboration d'une méthode de formation pour les travailleurs sociaux IN : Dosda P., Fustier P. et alii, 1989.

AU MILIEU DU FLEUVE : ENTRE LE THÉRAPEUTIQUE ET LE FORMATIF

CATHERINE HENRIMÉNASSÉ

Tout objet de pratique apparaît dans un champ donné. Nous partirons du postulat largement répandu, qu'un dispositif opérant dans un champ institutionnel reste durablement marqué par son origine et qu'un effort de contextualisation renseigne sur ce qui travaille dans le mouvement de sa fondation ou de son instauration. Au moment où s'ouvre à Lyon II un diplôme universitaire centré sur l'analyse de la pratique, le rappel de quelques éléments d'histoire concernant son émergence et une lecture des narrations qui viennent s'y déposer nous permettent de comprendre comment se nouent sous le sceau de la bâtardise du modèle deux visées inaugurales, l'une relevant de la formation et l'autre du souci thérapeutique.

Il est moins question d'une fondation en dur que d'une histoire de passeurs qui pourrait remonter loin. Après guerre, arrive à destination des pratiques sociales européennes et en particulier des pratiques de service social, une "technique" de travail originale, le casework, venue en droite ligne du Canada, lieu de convergence de nombreux mouvements de pensée européen et américains. Les fondements du casework le donnent à penser comme une forme de rejeton de "l'Esprit des Lumières", revisité par le *do-it yourself* américain, et dessinent une forme d'aide à la détresse humaine centrée sur les capacités d'auto-restauration de la personne. "Aides-toi et le ciel t'aidera", pourrait en être la devise. (Disons aussi que ce modèle a largement contribué à appareiller les pratiques sociales et à fabriquer l'identité d'un travailleur social "technicien de la relation").

En Europe, plus précisément en grande Bretagne, le modèle va rencontrer, dans une formation de travailleurs sociaux la psychanalyse incarnée en la personne de Michael BALINT. Il initiera dans ce cadre ce qu'il développera plus tard sous forme de "Groupes Balint". L'originalité de BALINT est d'inviter les travailleurs sociaux à lâcher la matérialité des faits, pour privilégier ce qu'il savent ou croient savoir des situations dont ils parlent, et restaurer ainsi la subjectivité dans leur approche. BALINT, médecin et psychanalyste va développer son travail auprès de son groupe d'affiliation d'origine, mais le modèle qu'il invente va s'échapper de son cadre strict, et d'une certaine façon va franchir le Channel du médical, pour diffuser dans les pratiques sociales et soignantes. L'analyse de la pratique pourrait être considérée comme l'un de ces dispositif évadés du BALINT, qui en conservent quelque chose mais admettent des variations liées à la forme particulière de leur ancrage dans les pratiques.

Dans notre région, où les réseaux inter-institutionnels restent repérables, on peut suivre à la trace la propagation de ce modèle. Présent à très bas bruits dans le secteur de la rééducation et presque uniquement auprès des maisons d'enfants jusqu'en 68, il se trouve alors puissamment arrimé dès la fondation à la formation des éducateurs en cours d'emploi, où il se révèle le lieu instituant de la professionnalité. Dans cet espace de formation le référentiel des intervenants en Analyse de la Pratique Éducative est essentiellement psychanalytique. Tout se passe là, comme si un premier nouage se produisait du fait du regard de ceux qui en assurent la mise en œuvre, entre un imaginaire de la chose psychanalytique et l'élaboration des contenus de pratique. De retour sur leurs terrains, les éducateurs assurent la promotion du modèle, et se tournent pour en assurer l'exercice vers les psychologues en un temps où les premières classes pleines subvertissent la profession et imposent leurs références. La psychanalyse si elle n'est pas le seul modèle en vigueur fait partie de ceux-ci. Lorsque nous nous interrogeons sur l'analyse de la pratique, nous ne pouvons qu'être frappé par ce qui insiste dans le registre d'une coalescence, entre le développement et la prise d'assise sur la scène sociale de la position de psychologue, la diffusion dans le registre universitaire de la pensée analytique, et la remise en scène des effets de cette pensée au sein des pratiques de terrain. C'est plus tard, dans les années 80 et par le biais de la formation continue que l'analyse de la pratique entrera à l'Université.

C'est donc un dispositif éminemment migrant. Il passe allègrement du champ clos des institutions pour enfants en difficultés sociales à celles, nombreuses relevant des prises en charge d'enfants et d'adultes handicapés, s'éprouve dans le secteur hospitalier, au début plutôt du côté de la psychiatrie, mais aujourd'hui investit également bon nombre de secteurs de la médecine hospitalière. Dans la musette des éducateurs spécialisés, il a pris pied du côté de la protection judiciaire en intervenant auprès des service de prévention et de suivis en milieu ouvert, il diffuse également dans les centres médico-sociaux, dans bon nombre d'associations traitant de tel ou tel aspect de la souffrance, et commence à entrer en formation permanente ou initiale du côté de l'Education Nationale. Le vocable repris par l'air du temps parle aussi de ce qui peut se produire dans des techniques de management d'entreprise commerciale, du coaching, etc. (En ce sens, il rejoint les acceptions également très abâtardies d'un autre dispositif célèbre dans le champ que nous venons de parcourir et qui est celui de supervision.)

Pratique d'adaptation, pratique métisse, pratique bâtarde, toujours remodelée par les investissements successifs de ceux qui la mettent en œuvre, l'analyse de la pratique constitue un modèle d'intervention relativement flou qui ne renonce ni aux aspects formatifs – et son émargement dans le registre de la formation permanente en témoigne -, ni à la psychologie clinique et à ses modes - et elles sont nombreuses -, ni à l'approche groupaliste ni à des modèles liés à de façon plus classique à la pensée psychanalytique. Cette bâtardise s'est opposée à la fixation d'un modèle strictement repérable, entraîne un flou dans les représentations des processus qui s'y déroulent, et alimente aussi bien l'engouement que la suspicion.

Si nous poursuivons notre réflexion nous pouvons dire que l'inscription de l'analyse de la pratique éducative dans le processus de formation d'une profession engagée dans la quotidienneté et le "remaillage identitaire" ne va pas sans laisser de traces. Le dispositif qui cherche à en faire une lecture élaborative va se trouver lui-même fortement organisé par ce qui est structuré par le quotidien de l'éducateur : une médiation de la relation qui invite à l'identification. "Ce qui pourra être reçu, entendu, interprété au cours d'une formation ou d'une psychothérapie ne dépendra pas seulement de l'habileté, de la pertinence, du sens clinique des

participants et de l'analyste, mais sera en grande partie déterminé par le dispositif lui-même. Il n'est en effet pas simplement le cadre à l'intérieur duquel un travail pourrait être effectué et dans lequel l'élaboration pourrait être indépendante du cadre."

L'existence de cette dimension de "travail du cadre" associée à celle que l'on retrouve chez BLEGER sous le nom de "sociabilité syncrétique", pourrait être déterminante dans ce qui organisera par la suite la diffusion du dispositif. En effet, celui-ci se laisse entendre comme "... une limite plus ou moins négociée, contrat qui paraît indépendant des acteurs sociaux en présence et qui inscrit dans le réel les interactions analyste-patient, formateur-formé. Il est ce par quoi passe le non mentalisé, l'indifférencié culturel qui structure la réalité psychique des personnes en présence et constitue le "nous ", ce qui nous est " normal " ou " naturel " dans une culture déterminée."

La rencontre des participants avec la part d'indifférencié déposé dans ce dispositif relié à une formation, concourt à entretenir ce qui serait l'identité professionnelle. L'analyse de la pratique vient donc soutenir des processus de réorganisation personnelle, constituant un attendu majeur d'un processus de formation professionnelle et en signe le redoublement. Rien d'étonnant donc à ce qu'œuvre en son sein un contre-transfert préalable survitaminé. Celui-ci, s'il va énergiquement solliciter les participants, peut aussi leur faire vivre, dans le droit-fil du processus identificatoire, quelque chose d'une dimension prométhéenne. Les participants peuvent se réapproprier les formes de "l'objet instituant" en devenant "militant" dans la diffusion du modèle de référence et dans la possibilité transgressive d'en proposer des figures innovantes.

A propos de cette visée formative nous sommes amenée à constater que les intervenants animant ces groupes qui se donnent comme référentiel le corpus psychanalytique se trouvent dans la position ambiguë de travailler au grand jour sur des eléments transféro-contre-transférentiels, appartenant au processus de la cure et transposés dans un cadre où l'attendu principal est soit dans le cas de la formation, l'appel à une identification débouchant sur une professionnalisation, soit en milieu de travail, un espace de soutien et de ré-élaboration de ce qui constitue l'identité professionnelle. Cette position des intervenants hautement inconfortable ouvre sur deux dangers particuliers :

- le risque de contribuer à un forçage identificatoire à la position du "psy" sous couvert de répondre à un modèle professionnel particulier dont il détiendrait la connaissance.
- celui d'une transmission "as if", du fait de la persistance d'une pression identificatoire impulsée par le processus de formation. Travail identificatoire dont, l'échec ferait alors courir, le risque d'un rabattement des processus psychiques sur un versant opératoire. En ce cas l'analyse de la pratique ne serait qu'un véhicule diffusant du savoir ou de favorisant la duplication de modèles, pouvant être mis au service des défenses des participants du groupe.

Sur les terrains professionnels, la ré-élaboration permanente de la "professionnalité", réactualise en permanence les enjeux instituants des formations inaugurales de chacun des participants du groupe et désigne dans le même mouvement ce qui serait la seconde visée du dispositif ; le "prendre soin". Cette dimension du travail de l'analyse de la pratique, ne sera brièvement évoquée ici qu'au travers de deux aspects récurrents et étroitements liés que sont la jouissance traumatique et l'évitement de mouvements dépressifs.

Dans les groupes d'analyse de la pratique viennent se raconter des histoires de rencontres qui déclinent à l'infini des figures de l'horreur. Nous dirons que ces figures de l'horreur somme toute peu nombreuses, renvoient en direct à l'en deçà de la symbolisation, c'est-à-dire à l'en deçà des castrations symboligènes, dont le refoulement reste le garant. On pourrait dire d'elles, qu'elles convoquent un noyau d'innommable faisant ressurgir sous l'égide de l'indifférenciation les terreurs les plus anciennes de l'histoire de chacun. Terreurs de l'indifférenciation entre l'humain et l'inhumain, de la non-différenciation générationnelle, et de la non-différenciation sexuée.

Lorsque nous les rencontrons, ces figurations de l'horreur se présentent dans un surgissement massif. La tentative de mise en parole dont elles font l'objet met en tension deux convocations contradictoires avec lesquelles sont aux prises ensemble l'individu et le groupe : maintien à tout prix d'une jouissance défensive gage de pérennité d'une identité malmenée, et tentative de dégagement élaboratif créant de nouvelles représentations. En ce sens, nous faisons régulièrement en ces groupes, le constat de ce que seule la jouissance fait exister l'horreur comme telle et cherche à en entretenir la présence. Jouissance vive et douloureuse. "Une passion", nous dit Julia KRISTEVA dans "Les pouvoirs de l'horreur."

La persistance immobile de ces figures de l'horreur est en rapport étroit avec la fragilité narcissique des acteurs, la puissance des mouvements émotionnels en jeu, les mouvements de sidération individuels et groupaux qu'elle draine. L'apparence convenue et surmoïque du discours premier sur ces situations signal l'échec du refoulement. Ces "mauvaises rencontres" ont lieu lorsque survient sur le mode d'un court-circuit, l'échec d'un refoulement secondaire et primaire, laissant un bref instant déferler des affects puissants non représentables. Affects responsables de la constitution de formations défensives sous la forme de figures traumatiques, dont les participants des groupes viennent nous montrer tout à la fois combien ils en craignent et en attendent la répétition, bouclant ainsi en un cercle vicieux la jouissance traumatique.

C'est sur le mode de la sidération et de la plainte, que la jouissance traumatique nous est contée dans les groupes, plombant la parole, laissant sans voix les autres participants, ou déclenchant, au contraire, une effervescence, qui dit combien il serait dangereux d'en entendre plus. La situation traumatique gèle pour un temps des éprouvés marqués par l'excès, que psyché individuelle et organisation groupale rassemblent et fixent en obligation de jouissance réitérative. Répéter la situation, la redire encore et encore avec les mêmes mots, les mêmes appréciations stéréotypées signe la jouissance. Avant tout mouvement, toute tentative de questionner le narrateur ou les écoutants, il importe alors de reconnaître l'état émotionnel des locuteurs et des participants du groupe, de les encourager à mettre en mots les mouvements de colère d'indignation, d'incompréhension, de détresse parfois.

Ce n'est qu'après, lorsque les éprouvés suspendus, médusants ont été reconnus comme tels, qu'il devient possible de revenir à la situation relationnelle rapportée et de tenter de la penser. Parfois, un scénario remplaçant l'autre, nous assisterons longuement dans certains groupes à la réitération du même, et nous serons amenée à une "écoute polyphonique "selon le joli terme de Georges GAILLARD, qui seule nous permettra d'attendre patiemment que s'épuise la répétition, en conservant l'espoir qu'à un moment donné advienne un détail nouveau qui permettra de délivrer le sens captif de l'image.

Une part importante de notre travail consiste à garder à l'oreille, la double dimension groupale et infiniment personnelle de la parole qui s'énonce, faute de quoi, il nous semble que nous serions amenée à participer à l'exclusion de la subjectivité et de la différence. Ce qui est dit dans ces groupes l'est par un sujet singulier, et lui appartient. En même temps, ce sujet est partie prenante d'un groupe, s'adresse à d'autres, et cherche à leur faire vivre quelque chose qui excède pour l'instant la capacité de représentation de sa propre psyché. En faisant cela, celui qui parle espère tout à la fois que se répète la jouissance traumatique et/ou que quelque chose, venant des autres, (participants ou intervenant) la dénoue. La répétition indique que la jouissance traumatique excède encore pour l'heure les capacités élaboratives groupale.

Toutefois il nous semble que ce serait faire erreur que d'envisager la plainte récurrente dans les groupes d'analyse de la pratique sous le seul angle de la jouissance traumatique. Nous avons sous ce couvert affaire souvent plus banalement, aux ruses inconscientes de l'ensemble des acteurs pour éviter la rencontre désagréable avec ce qui au travers des différentes figures de la perte œuvre dans le registre de la castration et entraîne dans son sillage des sentiments de dépression particulièrement pénibles.

La déclinaison des figures de la perte convoque régulièrement des éprouvés pénibles. Ainsi, parler, se représenter sa pratique professionnelle, est-ce encore et toujours mesurer l'écart entre le point où l'on se trouve et un idéal de soi. Mesurer cet écart non dans le secret d'un "pour soi", mais devant un ensemble d'autres, (avec lesquels "Je" travaille tous les jours), et par le fait même de l'énonciation, sous leur regard, devoir perdre, l'espoir de ressembler trait pour trait à un projet de soi idéalisé. Parler sa pratique, la soumettre au regard des autre est toujours un risque personnel. Celui de voir se perdre la maîtrise réelle et/ou imaginaire sur une situation et/ou sur un autre, et de se trouver à ses propres yeux et à ceux de ses pairs, dépouillé des oripeaux du "bon professionnel", par la mise à mal d'une représentation de soi, qui a fait l'objet d'un rêve soutenant le Je dans son entreprise.

Et, perdre cette imaginaire emprise sur l'autre n'est-ce pas à coup sûr perdre aussi la maîtrise (tout aussi imaginaire) de l'image que l'autre a de soi? N'est-ce pas risquer de perdre la maîtrise de la prétention à dessiner pour l'autre les contours de ce que son regard doit appréhender de "Je" pour pouvoir être ou rester le "bon objet" d'un bon intervenant social ? Perte de maîtrise qui viendrait aussi attaquer les liens entre partenaires.

Et douter. Cette mise en doute née, nous le voyons d'une destitution imaginaire d'un Je quelque peu autarcique, par la butée de l'écoute et de la parole d'un ensemble d'autres, d'une place d'intervenant nous ne pouvons bien sûr que la juger salutaire, mais il nous faut aussi réaliser à quel point elle est troublante pour les participants de ces groupes. Castration et dépression apparaissent à ce point dangereux parce que balises émergentes du socle ancien d'où nous venons tous, elles font revivre à chacun, à une vitesse accélérée, le gigantesque travail de déception, de renoncement à la toute puissance, au "moi tout seul", travail du refoulement continu auquel chacun a dû se plier pour entrer, selon la forte expression de Robert ANTELME, dans "L'espèce humaine". Le moment de la dépression est celui où chaque "Je" pourra s'éprouver rejeté, hors du monde, dans une incomplétude, qui s'accompagne de tristesse, de douleur parfois. Se déprimer, c'est encore, dans l'absence de désir éprouver la mort dans la vie.

Lorsque la parole en groupe fait ressurgir l'épreuve de castration par l'intermédiaire de la prise de conscience d'un "devoir perdre", le groupe va avoir à faire la preuve de sa capacité à supporter la dépression de l'un ou l'autre de ses membres, voire de la totalité de ses participants. Parfois même, dans des moments ou ces affects sont largement partagés, apparaissent des phantasmes d'effondrement collectif. Ce qui rend les motions dépressives insoutenables et explique en grande partie les stratégies d'évitement des groupes constitués les concernant, c'est le savoir inconscient d'être agrippé à une représentation fantasmatique qui met en scène de puissantes motions agressives, dirigée contre l'Autre ou ses représentants. Dans les mouvements dépressifs, Je, toujours dépositaire de la trace de l'Autre, se voit donc l'objet visé par le retournement sur soi d'une attaque en direction de l'Autre. Attaque de l'Autre en soi qui vient nourrir les mouvements autopunitifs présents sur la scène psychique, et attestant ainsi de la puissance fantasmatique d'une scène qui livre en permanence le Je au tout pouvoir d'un Autre, en l'occurrence, supposé malveillant.

C'est autour de l'articulation entre la perte, les éprouvés dépressifs, et le consentement à l'abandon de la jouissance que va s'opérer un réaménagement des positions "soignantes" lié à la "création" de représentations organisées en système de sens.

L'analyse de la pratique est donc une pratique tout terrain, en capacité de garder ouverts, à partir d'un petit nombre de repères invariants, des espaces de parole et de pensée, dans des lieux divers, qui n'auraient en commun que d'être marqués par la difficulté ou la souffrance psychique de ceux qui y travaillent et de ceux qui y sont reçus. Sa particularité serait d'offrir l'hospitalité à des éléments régrédients de toute nature, (reviviscences traumatiques, angoisses de morcellement ou angoisses paranoïdes, état dépressifs divers, etc) résultant de la désagrégation par les effets de la rencontre réitérée avec un Autre qui serait un "proche–étranger", du bouclier constitué par l'idéalisation de la professionnalité. Ce qui est attendu c'est bien que les participants puissent expérimenter pour leur propre compte un destin élaboratif de ce qui les met à mal. Le processus groupal, autorisant la ré-appropriation des affects, et représentation bloquée par la jouissance traumatique et les angoisses liée à l'apparition des mouvements dépressifs, ouvre à une prime de plaisir (plaisir d'être entendu, compris, accepté) qui autorise à son tour le réinvestissement de la pensée, et de l'écoute de l'autre (l'entendre, comprendre, accepter). Ce double mouvement vient soutenir le choix inaugural de l'identité professionnelle en même temps qu'autoriser les participants au groupe à prendre soin de soi / de l'autre. Dans les groupes d'analyse de la pratique, le voyage se fait "au milieu du fleuve" donc…

CATHERINE HENRI-MÉNASSÉ
Psychologue,
Psychanalyste

ANALYSE D'ŒUVRE...

Les cruelles failles dans la peau psychique de Jean-Baptiste GRENOUILLE, libres associations, à partir du roman Le parfum, Histoire d'un meurtrier, de Patrick SUSKIND*

Marc LHOPITAL

Quand Jean-Baptiste GRENOUILLE vint au monde, sa mère ne l'attendait pas. Ce 17 juillet 1738, « la mère de GRENOUILLE, quand les douleurs lui vinrent, était debout derrière un étal de poissons dans la rue aux fers et écaillait des gardons qu'elle venait de vider (…). Elle n'avait qu'une envie, c'était que cette douleur cessât, elle voulait s'acquitter le plus vite possible de ce répugnant enfantement. C'était son cinquième. Tous les autres avaient eu lieu derrière cet étal et, à tous les coups, ç'avait été un enfant mort-né ou à peu près, car cette chair sanguinolente qui sortait là ne se distinguait guère des déchets de poissons, et ne vivait d'ailleurs guère davantage (…). Et quand les douleurs se précisèrent, elle s'accroupit et accoucha sous son étal, tout comme les autres fois, et trancha avec son couteau à poisson le cordon de ce qui venait d'arriver là ». Cette femme eut un malaise ; on s'empressa autour d'elle puis elle se releva pour aller se laver. « Mais voilà que, contre toute attente, la chose sous l'étal se met à crier. On y va voir et, sous un essaim de mouches, au milieu des entrailles et des têtes de poissons, on découvre le nouveau-né, on le dégage. On le confie d'office à une nourrice, la mère est arrêtée » et condamnée à mort pour infanticide.

Tel est le contexte de la venue au monde de cette « chose » non encore prénommée. Celui qui s'appellera Jean-Baptiste GRENOUILLE s'est obstiné à vivre, s'est agrippé à la vie, contre rejet et indifférence, au milieu des déchets de poissons… contre vents et marées (!). Celui qui s'appellera Jean-Baptiste tentera – en vain nous le découvrirons – de s'approprier des qualités, des éprouvés qui, du statut de « chose » non investie en ferait un être humain, un être ayant quelques traits d'humanité.

Tout nous inciterait en effet, d'après la suite du récit, à ne reconnaître à GRENOUILLE qu'une vie végétative, nourrisson élevé-nourri mais méconnu quant à sa vie psychique. Comment se représenter cette Naissance à la vie psychique chez GRENOUILLE, si ce n'est en reprenant cette expression de Jean BEGOIN, « la violence du désespoir » : il ne s'agit plus d'un danger vécu au sein au sein de la vie psychique, mais d'un danger menaçant l'existence même de cette vie psychique, un danger de mort psychique.

GRENOUILLE a très certainement vécu, au milieu des entrailles et des têtes de poissons, un moment de « terreur sans nom » (W. R. BION) ; « la modalité dépressive qui accompagne l'existence d'un noyau de terreur menaçant la vie psychique elle-même et contrecarrant toute réelle autonomie est le désespoir : le sujet a le sentiment de ne pouvoir que « survivre » au lieu de « vivre » (J. BEGOIN p. 621-622.). GRENOUILLE n'a pas été capable d'attirer l'attention et l'amour de sa mère. Il fut confronté ainsi au vide du non-investissement, au désespoir le plus total, mais fort de son appétit de survivre, sinon de vivre, il décida de ne pas mourir, quitte à en vouloir, toute sa vie durant, à la terre entière de l'avoir si mal accueilli.

Il lui restait alors à choisir les modalités défensives de son économie de survie et, dans sa quête de tout signe lui permettant de s'agripper au monde des vivants, une modalité sensorielle fut d'emblée chez lui très sollicitée, sollicitée même jusqu'au vertige : l'odorat. GRENOUILLE naît parmi les déchets de poissons, (…) dans un PARIS saturés d'odeurs fortes, fortes jusqu'à la nausée. GRENOUILLE concentre toute sa sensorialité et toute sa « capacité d'attention » (W. R. BION) dans cette modalité de survie que devient son odorat (…), il n'est qu'un nez qui repère d'emblée toutes les odeurs qui l'entourent… mais il est au moins ce nez reniflant. (…) Bien trop démuni et seul pour assumer les très difficiles conditions de sa naissance et de ses premières heures de vie, ne pouvant pas faire appel à un objet maternant accueillant, prêt à l'accueillir et désireux de l'accueillir, GRENOUILLE ne trouva qu'une seule issue : « être-nez »… à défaut d'être né. (…)

GRENOUILLE aurait eu recours très précocement à un retrait autistique, comme seule modalité de survie, physique et psychique. Il grandira autistiquement agrippé à ce nez, dont les capacités à repérer toutes les odeurs, tous les parfums, seront exacerbées jusqu'à la folie. Son « enveloppe psychique » (D. ANZIEU) sera organisée, avant tout, en une « enveloppe olfactive ».

GRENOUILLE fut un nourrisson à l'appétit vorace, épuisant le lait de ses nourrices successives. Plutôt que d'être envoyé dans un orphelinat, il fut confié au prieur du cloître St MERRI, où il fut baptisé et prénommé Jean-Baptiste, par un homme donc – unique trace de la présence d'une paternité. Une nouvelle nourrice (…) s'en occupera alors « pour trois francs par semaine pour salaire de ses efforts » et fut, elle aussi, bientôt épuisée par ce bébé. Mais le motif principal de son refus de poursuivre l'élevage de ce nourrisson surprit beaucoup le prieur auquel elle le ramena : je n'en veux plus, dit-elle, car « il ne sent absolument rien ». Paradoxe suprême, pour l'individu Jean-Baptiste : lui qui n'est qu'une capacité à sentir… ne sent rien et n'engendre pas chez ses nourrices l'élan maternel, le désir de l'investir. Comme si une défaillance première, dans le portage physique et psychique de ce nouveau-né, l'avait maintenu dans l'en deçà des caractéristiques de l'humain, empêchant ainsi toute mère de se percevoir comme capable de lui apporter, en plus de ce lait bu goulûment, un plaisir dans le corps à corps, dans le contact de peau à peau, qui l'eusse imprégné, lui bébé, d'une odeur et lui eusse donné un goût. Il fallait que le bébé ait une bonne odeur pour que la nourrice soit une bonne mère. Cette odeur ne naîtrait-elle pas dans l'interaction ?

Peut-être les échanges corporels, à l'occasion des tétées, avaient-ils été trop brutaux, la nourrice s'acquittant de sa tâche rémunérée sans joie et même avec dégoût, le bébé ne donnant quant à lui aucun signe de gratitude. Jean-Baptiste n'était peut-être qu'une bouche à nourrir, pas moins pas plus.

*Les contraintes du journal ne nous ont pas permis de retranscrire ici l'intégralité du texte de Marc LHOPITAL que vous pouvez retrouver dans sa version originale dans la revue Thérapie psychomotrice et recherches, revue dont nous vous communiquerons prochainement les références bibliographiques.

C'est à se demander s'ils échangeaient même des regards. On se pose en effet cette question quand on écoute les explications de cette nourrice à propos de l'arrière de la tête des bébés, là « où les cheveux font un rond » et où ils sentent le plus bon, où ils « sentent le caramel ». Ce bâtard de Jean-Baptiste ne sentant à cet endroit « rien du tout », on imagine que les face-à-face nourrice/bébé – position où la mère maintient fermement le dos et la tête du bébé dans ses bras et ses mains -, les babillages du bébé repris en écho par la nourrice, les caresses et les baisers furent rares, voire absents. Quand le prieur TERRIER se retrouvera un peu plus tard avec ce nourrisson sur les bras, bien encombrant, il décrira un réveil de Jean-Baptiste qui confirmera nos premières impressions : « C'est alors que l'enfant s'éveilla. Son réveil débuta par le nez. Son petit bout de nez bougea, se retroussa et renifla (…). Puis le nez se plissa et l'enfant ouvrit les yeux. Ces yeux étaient d'une couleur mal définie, à mi-chemin entre un gris d'huître et un blanc crémeux et opalin, et ils semblaient voilés d'une sorte de taie vitreuse, comme si manifestement ils n'étaient pas encore aptes à voir » (nous dirions qu'ils n'avaient pas encore trouvés de regard les regardant). « TERRIER eut l'impression que ces yeux ne le percevaient pas du tout. Il en allait tout autrement du nez ». Le regard vide du nourrisson Jean-Baptiste – regard opaque, fermé à l'échange – n'avait pas trouvé les yeux pétillants d'une mère attentive avec qui « discuter ».

Ce roman foisonnant regorge d'anecdotes qui toutes pourraient faire l'objet de libres associations, telles celles que je vous soumets. Je voudrais poursuivre en ne reprenant que quelques étapes marquantes – à mes yeux – de l'histoire de Jean-Baptiste GRENOUILLE, histoire racontée par ce romancier très doué qu'est Patrick SUSKIND. Vous ne manqueriez pas vous-même, en lisant ou relisant ce livre, de repérer d'autres passages qui pourraient faire l'objet d'une « discussion », au regard de concepts psychanalytiques. (…)

Mais revenons à l'histoire contée de notre héros. La nourrice ayant maintenu son refus de poursuivre son travail de nourrice avec GRENOUILLE, le prieur TERRIER, d'abord épris d'un élan paternel, ne tarda pas à trouver ce nourrisson braillard fort encombrant et chercha prestement à s'en débarrasser, le plus loin possible. Il pensa le confier à Madame GAILLARD, « femme morte (qui) ne ressentait rien » mais qui assurerait le gîte et le couvert de façon tout-à-fait convenable. « Là, chez cette femme sans âme, il prospéra », GRENOUILLE. Tout comme lors du dernier cri qui avait suivi sa naissance, GRENOUILLE « avait pris parti contre l'amour et pourtant pour la vie ». La carence affective, confirmée, réitérée chaque fois qu'il fut arraché aux bras de ses nourrices successives, s'édifiait en loi définitive, dictant sa conduite d'exclu, de marginal. GRENOUILLE, aigri, fomentait sa revanche.

Au fil du temps, la « peau psychique » (E. BICK) de Jean-Baptiste GRENOUILLE apparaît comme se résumant dans cette « identité adhésive » (E. BICK) qui lui fait se coller aux excitations sensorielles qu'il perçoit, faute d'avoir été hébergé psychiquement dans la tête d'une mère et d'un père l'ayant voulu et attendu. Cette identité adhésive, cet agrippement aux qualités de surface de l'entourage maternant, fait décrire GRENOUILLE comme « la tique solitaire », animal qui un jour « sort de sa réserve, se laisse tomber, se cramponne, mord et s'enfonce dans cette chair inconnue ».

GRENOUILLE prononcera son premier mot à quatre ans : « poisson », en commémoration en quelque sorte de sa naissance sous l'étal de poissons de sa mère. Les troubles du langage et l'utilisation privilégiée de mots désignant des objets odorants signent là encore la nature archaïque des troubles psychiques de GRENOUILLE. Il semble effectuer petit à petit des « équations symboliques » (H. SEGAL) sans arriver à une véritable capacité de symbolisation, ce que la persistance de symptômes autistiques lui interdit. « De plus en plus renfermé », il possède « un gigantesque vocabulaire d'odeurs », échafaude et conforte ainsi son univers, où toute nouvelle sensation qui pourrait réveiller angoisse ou détresse est immédiatement maîtrisée, contrôlée, analysée, décortiquée, décomposée en autant de parfums la constituant. Le monde olfactif tout-puissant dans lequel s'est réfugié Jean-Baptiste n'admet aucune inconnue, aucune « inquiétante étrangeté » (S. FREUD).

La « peau psychique » de Jean-Baptiste est défaillante en ceci qu'elle ne lui fournit qu'un sentiment très ténu d'identité ; elle ne lui permet pas d'exister autrement que comme un individu percevant tous les parfums qui s'offrent à ses narines. S'il sent tout, il ne ressent affectivement rien ou presque, nous l'avons déjà dit. S'il sent tout, il ne se sent pas lui-même, il ne se connaît pas lui-même comme ayant une identité affirmée, comme ayant un corps et un psychisme lui permettant de dire « je ». Cette quête d'une identité d'humain différencié lui fera entreprendre de nouvelles aventures.

La première sera d'être embauchée à l'âge de huit ans par un tanneur nommé GRIMAL. Tâcheron exploité, chargé entre autres d'écharner de peaux de bête en décomposition, il est étonnant de voir ce petit d'homme s'affronter ainsi au travail de la peau, du cuir, lui qui souffre manifestement d'une « peau psychique », d'un « moi-peau » inachevés.

Grandissant, il s'éloignera petit à petit de son lieu de résidence, découvrant, s'enivrant de nouvelles odeurs, de nouveaux parfums. L'appétit de vivre parmi ses frères humains, lui, n'ira pas grandissant et GRENOUILLE deviendra de plus en plus sauvage. C'est à l'occasion d'une balade dans une foule en liesse qu'il sera irrésistiblement excité, attiré, désorienté par la présence d'un parfum dont il cherchera à connaître l'origine. Sa quête l'amènera près d'une jeune fille qui sera sa première victime : « Lorsqu'il l'eut sentie au point de la faner, il demeura encore un moment accroupi auprès d'elle pour se ressaisir, car il était plein d'elle à n'en plus pouvoir. Il entendait ne rien renverser de ce parfum. Il fallait d'abord qu'il referme en lui toutes les cloisons étanches (…). Il avait conservé d'elle et s'était approprié ce qu'elle avait de mieux : le principe de son parfum ».

Une jeune fille – « il sentait qu'elle était un être humain » -, immolée par GRENOUILLE, est ainsi réduite à son « principe », le parfum qu'elle exhale. Là encore, la réduction unisensorielle de l'échange élationnel se manifeste en force. GRENOUILLE montre là dans quel travers infernal sa pathologie l'entraîne : il ne peut que s'annexer autrui, tenter désespérément de prendre possession du corps de l'autre.

C'est dans des termes analogues qu'il voudra plus tard s'approprier « la jeune fille derrière le mur » : « Le parfum de cette jeune fille (…), il voulait véritablement se l'approprier ; l'ôter d'elle comme une peau et en faire son parfum ». Peut-être GRENOUILLE voulait-il en effet en faire son parfum. On peut penser qu'il voulait avant tout en faire sa peau : lui faire la peau pour se faire enfin une peau. A partir d'une peau féminine – maternelle ? -, GRENOUILLE essaye d'intérioriser le contenant physique et psychique qui lui a cruellement fait défaut. Il s'agit d'une tentative d'incorporation (N. ABRAHAM – M. TOROK), signant « l'échec d'une introjection de la fonction contenante de l'environnement maternant » (A. CICCONE - M. LHOPITAL).

GRENOUILLE n'exhale, lui, que sa colère, face à l'échec

de son Moi à profiter des qualités psychiques de l'entourage. Sa rencontre avec le parfumeur Guiseppe BALDINI, qui exploitera ses dons extraordinaires, entre autres pour la fabrication frauduleuse du parfum « Amor et psyche », sera pour Jean-Baptiste l'occasion de s'enfermer un peu plus dans son monde olfactif. Son don devient démoniaque, GRENOUILLE apprend, s'enivre de connaissances en parfumerie, voudrait, par tous les moyens que le métier de parfumeur lui enseigne, « extraire des corps leurs parfums ». C'est ainsi qu'il décidera d'aller à GRASSE, dans le midi de la France, là où il savait qu'on pouvait apprendre mieux qu'ailleurs certaines techniques d'extraction des parfums ». Une technique en particulier manquait à son palmarès : l'effleurage à chaud, à froid et à l'huile.

Le livre nous fait alors vivre le périple de Jean-Baptiste en direction de GRASSE et il est intéressant de constater qu'ayant quitté son maître BALDINI, GRENOUILLE vit un épisode régressif et dépressif, même s'il ne le reconnaît pas comme tel et ne voit dans son attitude que le signe d'une libération du fait de l'éloignement d'avec les hommes et de la rencontre avec un air de « plus en plus délayé, de plus en plus étranger à l'humanité ». Se déplaçant « vers le pôle magnétique de la plus grande solitude possible », GRENOUILLE fera une longue halte sur « la montagne de la solitude » appelée le Plomb du CANTAL.

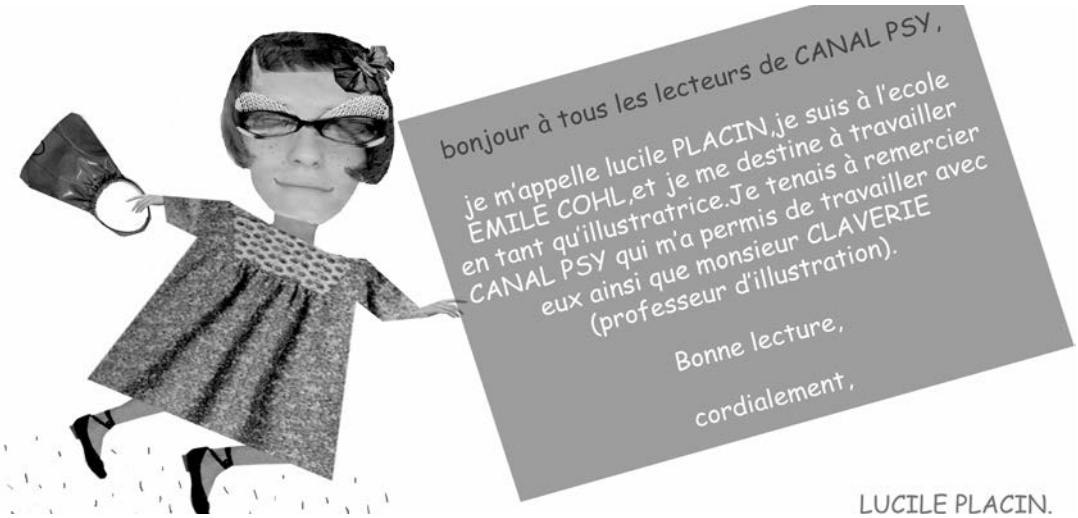
Là, sur cette montagne où « régnait uniquement, comme un léger bruissement, l'haleine homogène des pierres mortes, des lichens gris et des herbes sèches, et rien d'autre », GRENOUILLE « mit beaucoup de temps à croire ce qu'il ne sentait pas ». Son agrippement aux sensations olfactives étant déstabilisé, du fait du peu d'odeurs côtoyées sur cette montagne pelée, Patrick SUSKIND décrit alors Jean-Baptiste comme ayant « recours à l'aide de ses yeux » pour y fouiller l'horizon, comme ayant recours à ses oreilles pour guetter le moindre bruit qui puisse évoquer une présence humaine. GRENOUILLE, au lieu de démanteler ses perceptions, les réunit, les met toutes à contribution. D'une certaine façon, il va mieux, GRENOUILLE ! Il dit qu'il exècre les hommes : il se félicite d'être enfin seul, « complètement seul », mais derrière cette euphorie de façade se manifeste tout de même une très profonde détresse. Il s'autorisera une longue période dépressive. Il éprouvera la douleur de la perte – suite à la séparation d'avec BALDINI – du fond d'une galerie souterraine.

« L'endroit présentait d'inappréciables avantages : au bout de ce tunnel, il faisait nuit noire même en plein jour, il y régnait un silence de mort, et l'air exhalait une fraîcheur humide et salée. GRENOUILLE flaira tout de suite que jamais être vivant n'avait pénétré en ce lieu (…). Il gisait comme son propre cadavre dans cette crypte rocheuse, c'est à peine s'il respirait, à peine si son cœur battait encore… ». A cinquante mètres sous terre, « comme s'il gisait dans sa propre tombe », GRENOUILLE se recroqueville dans son trou et retrouve les jouissances de l'espace intra-utérin, qu'il idéalise, semble-t-il comme lieu du bonheur suprême et qu'il regrette peut-être d'avoir quitté. Blotti dans sa caverne, il s'agrippe cette fois-ci à ses pensées : son espace psychique est un « empire intérieur où, depuis sa naissance, il avait gravé les contours de toutes les odeurs qu'il avait jamais rencontrées ». Il se remémore ainsi quelques impressions des différents objets psychiques maternants qui ont peuplé son univers autistique. Ses souvenirs sont des souvenirs olfactifs, des souvenirs de sensations, souvenirs de ses « agrippements autosensuels » (F. TUSTIN) : « L'exhalaison hostile et moite de la chambre à coucher, chez Madame GAILLARD ; le goût de cuir desséché qu'avaient ses mains ; l'haleine vineuse et aigre du père TERRIER ; la transpiration chaude, maternelle et hystérique de la nourrice ; la puanteur cadavéreuse du cimetière des Innocents ; l'odeur de meurtre que dégageait sa mère ». GRENOUILLE est toujours enfermé dans sa forteresse vide » (B. BETTELHEIM) mais il s'autorise quelque souffrance, quelque ressenti : quelque chose lui manque. La tombe, idéalement à l'abri de tout et de tous, n'en est pas moins une tombe. Elle est froide. Les émotions y sont gelées, figées. La suite de l'histoire nous montrera GRENOUILLE faire de furtives excursions dans un univers psychique plus construit, plus intégré. Il fallait en passer par la souffrance dépressive.

Malheureusement, Jean-Baptiste GRENOUILLE filera très vite vers la mélancolie et l'excitation maniaque (G. HAAG). Le « royaume Grenouillesque », le monde interne de GRENOUILLE, sur le Plomb du CANTAL, aussi hermétiquement forclos qu'il puisse être, n'empêche pas l'émergence fugace de quelques zones d'ombre. Le « brouillard » dont il parle, qui serait une odeur, ne serait-il pas cette partie de son Moi qui cherche à se défaire du retrait autistique, du monde de l'autisme ? « Ce qui était atroce, c'est que GRENOUILLE, bien qu'il sût que cette odeur (ce brouillard) était son odeur, ne pouvait la sentir. Complètement noyé dans lui-même, il ne pouvait absolument pas se sentir ».

Lui qui ne peut plus se sentir… commettra de nombreux crimes (…) à propos desquels on aurait pu l'interpeller en lui disant : « mais tu ne te sens plus de faire une chose pareille ».

Marc LHOPITAL
Psychologue Clinicien



UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

Institut de Psychologie
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex
Tél. 04.78.77.23.23
Poste 20.59
e-mail :
aclaire_froger@yahoo.fr
Max.Pavoux@univ-lyon2.fr

Site WEB Canal Psy :
http://psycho.univ-lyon2.fr
puis «RECHERCHE» de Canalpsy

CANAL PSY

Les derniers numéros

N° 53 - Avril - Mai 2002
Hommage à **Jean MÉNÉCHAL**
Olivier MOYANO; Eleni KANELLOPOULOU; Laurence BASTIANELLI; Christine JAKUBOWICZ; Alexandra ROGELET; Lydia MBOUMBA

N° 54 - Juin - Juillet 2002
Dossier : Voix et Psyché
- ◆ «Aspects» du chagrin d'amour : l'exemple de l'opéra par Hugues DE CHANAY
- ◆ Quand la voix se timbre d'être de quelqu'un par Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT

N° 55 - Octobre - Novembre 2002
Dossier : Origines et abandon
- ◆ Interview de Bernard CHOUVIER sur la question des origines.
- ◆ Silence on abandonne. Myriam SZEJER
- ◆ Des questions et quelques réponses, à propos de l'origine des adoptés. Catherine BONNET

N° 56 - Décembre - Janvier 2002/2003
Dossier : Adoption et Filiation
- ◆ La violence et le lien : enjeux cliniques de l'adoption à l'étranger par Pascal ROMAN
- ◆ Désir d'adopter : entre souffrance et sentiment d'urgence par Claudine VEUILLET
- ◆ L'adoption, paradigme de la filiation par J. P DURIF-VAREMBONT

N° 57 - Février - Mars 2003
Dossier : Le phénomène Sectaire
- ◆ Clinique du fanatisme par Bernard CHOUVIER
- ◆ Les mécanismes de l'embrigadement sectaire par Michel MONROY
- ◆ Lorsque les médias traitent des sectes, exemple de RAËL par Noëlle D'ADAMO

N° 58 - Avril - Mai 2003
Dossier : Masculin et poids du genre
- ◆ Le Dandy aux sources de l'identité masculine par David TACIUM
- ◆ Le héros de bandes dessinées «Rahan» : De l'errance généalogique à la paternité par Pascal HACHET
- ◆ Crime passionnel, Crime ordinaire par ANNIK HOUEL, PATRICIA MERCADER, OLGA SOBOTA

N° 59 - Juin - Juillet 2003
Dossier : Culpabilité : excès et manque
- ◆ L'enfant cassé, Interview de Catherine BONNET
- ◆ Adolescence et culpabilité par Anne-Claire FROGER
- ◆ Sentiment de culpabilité et création. M. DOMENGET

N° 60 - Octobre - Novembre 2003
Dossier : La mémoire
- ◆ 10 ans de CANAL Psy par Alain-Noël HENRI
- ◆ Je nous souviens, tu me souviens. La mémoire, entre singulier et pluriel par Jean-Marc TALPIN
- ◆ Legs de tensions identitaires à l'usager de drogue par Solène BOITEUX

N° 61 - Décembre - Janvier 2003/2004
Dossier : L'approche cognitive des émotions
- ◆ Interview de Robert MARTIN
- ◆ L'intelligence émotionnelle par Sonia BECHET
- ◆ Réponses émotionnelles aux stimulations sensorielles par Laurie BRUN et Olivier ROBIN
- ◆ Stress et contrôle aérien par Philippe AVERTY

N° 62 - Février - Mars 2004
Dossier : Le corps en questions...
- ◆ INTERVIEW de Nathalie DUMET et Gérard BROYER
- ◆ L'approche psychosomatique en cancérologie par Sylvie SCHWAB
- ◆ INTERVIEW de Michèle GROSCLAUDE

N° 63 - Avril - Mai 2004
Dossier : Médiation et soin
- ◆ Médiation thérapeutiques et psychoses infantiles par Anne BRUN
- ◆ Le collage : décollage du sujet ? par Jean-Paul Bernard PETIT
- ◆ «Chut, taisez-vous, je vous écoute écrire» par Monique DONAZ
- ◆ De l'atelier d'écriture au groupe écriture. Invention d'un dispositif par Bernard CADOUX

Directeur de la publication : Gilbert PUECH, Président de l'Université – **Directeur délégué** : Albert CICCONE
Rédaction : Anne-Claire FROGER - **Illustration - page de couverture** : Lucile PLACIN
Conception et réalisation : Max PAVOUX
Font partie du comité de lecture les enseignants élus au conseil du Département.

Journal édité par l'Institut de Psychologie – Département Formation en Situation Professionnelle
Imprimé par l'imprimerie Caussanel (Bron)
ISSN 1253-9392 – Commission paritaire n° 3088 ADEP

Canal psy est en vente dans les secrétariats de psychologie

A Bron : Canal psy (salle K124bis), 3ème cycle (126 K), C.R.P.P.C (134 K)
En centre ville : F.P.P. (salle 116 D, 16 quai C. Bernard, Lyon 7ème)

Prix des numéros :
— du n°1 au n°19 : 1,52 €
— du n°20 au n°39 : 2,29 €
— à partir du n°40 : 3,05 €

Frais de port :
— 1 à 2 numéros : 1,02 €
— 3 à 5 numéros : 1,75 €
— 6 numéros et plus : 2,44 €

La liste exhaustive des numéros parus est disponible sur simple demande et est consultable sur le site Web de Canal Psy.

CANAL PSY

Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon II
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex

Je m'abonne à Canal Psy, pour un an (5 numéros) à partir du mois de

.....200.....

et retourne ce bulletin accompagné d'un chèque de :

o 15,24 € étudiants Lyon II

o 20,58 € professionnels

o Commande de Numéros :

N° :.....(Coûts ci-contre)

libellé à l'ordre de l'Agent Comptable de l'Université Lumière Lyon II .

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....
.....
.....
.....

Tél : .....

Qualité (étudiant en ou profession) :
.....
(merci de joindre le cas échéant une photocopie de la carte d'étudiant.)